

SÉANCE DU 14 DÉCEMBRE 1900.

PRÉSIDENCE DE M. BOUDIER, PREMIER VICE-PRÉSIDENT.

M. Guérin, secrétaire, donne lecture du procès-verbal de la séance du 23 novembre, dont la rédaction est adoptée.

M. le Président proclame membre de la Société :

M. DUCOMET (Vital), répétiteur à l'École nationale d'agriculture de Montpellier, présenté dans la dernière séance par MM. Boyer et Flahault.

M. le Président annonce ensuite une présentation nouvelle.

M. Malinvaud résume et lit en partie la communication suivante :

L'INDIGÉNAT EN PROVENCE DU STYRAX OFFICINAL; FABRI DE PEIRESC
ET PIERRE PENA; par **M. Ludovic LEGRÉ.**

De ce que Nicolas-Claude Fabri de Peiresc avait, en 1610, envoyé à Vespasien Robin, pour le Jardin du Roi, quelques jeunes plants de *Styrax officinal* (1), devait-on en conclure que cette essence végétale, dont l'aire géographique s'étend surtout dans le Levant, avait été introduite et acclimatée en France par les soins de l'éru-
dit et célèbre conseiller au Parlement de Provence (2)?

(1) Le docteur E.-T. Hamy, membre de l'Institut, publia dans les *Nouvelles Archives du Muséum d'histoire naturelle* (3^e série, 1896) une notice sur *Vespasien Robin, Arboriste du Roy, premier sous-démonstrateur de botanique au Jardin Royal des plantes*; il y donna en appendice sept lettres écrites par Peiresc à Vespasien Robin. C'est dans la première de ces lettres (1610) qu'il est question de l'envoi du *Styrax*.

(2) On sait avec quel zèle Peiresc se livrait à des essais d'acclimatation, soit animale, soit végétale, essais dont l'histoire donne un intérêt particulier à la volumineuse correspondance publiée par feu M. Tamizey de Larroque (*Lettres de Peiresc*, Paris, Imprimerie Nationale : sept volumes ont paru de 1888 à 1898). Ce goût s'était manifesté de fort bonne heure chez Nicolas Fabri. Son ami, le célèbre prévôt de l'Église de Digne, Gassendi, qui a écrit une *Vita Peireskii*, raconte que son héros, âgé de vingt ans à peine, s'occupait, pendant un séjour en Italie, d'en exporter ou d'y importer des plantes rares :

Telle est la question qui se posa, il y a quatre ans, à l'occasion d'un opuscule que venait de publier M. Tamizey de Larroque, éditeur des *Lettres de Peiresc* (1).

Il existe dans le département du Var une assez vaste région où le *Styrax* croît en abondance, non point comme un végétal exilé de sa véritable patrie, mais avec toute la vigueur d'une espèce autochtone. S'il est exact que les végétaux soient contraints, eux aussi, de lutter pour la vie, on pourrait dire du *Styrax* qu'il garde en cet endroit la fière attitude d'un vainqueur (2).

Dans le périmètre que peuple l'Aliboufier (3), se trouve le village de Belgencier, où Peiresc naquit le 1^{er} décembre 1580 et dont, au cours de sa vie, il habita fréquemment le château.

« *Frequens adiit rariores hortos, perscrutaturus varietatem viresque tam indigenarum quam exoticarum plantarum; ac destinans quasdam in Provinciam, quasdamque vicissim ex Provincia, nunc in Pinelli, nunc in aliorum viridaria transferri curans.* » — On doit à Peiresc l'introduction du chat angora.

(1) *Deux jardiniers émérites : Peiresc et Vespasien Robin* (Aix, 1896). — Il y a lieu de s'étonner que l'auteur, qui était correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, se soit servi, en cette circonstance, du mot *émérite*, dont le véritable sens n'était pas, certes, celui qu'il voulait exprimer. Tamizey de Larroque ne fut pas le premier adepte de la légende relative à l'introduction du *Styrax*. Il avait eu des précurseurs : le docteur Honorat, de Digne (*Catalogue des plantes de Provence*); Foisset aîné (*Bibliographie Universelle*); Feuillet de Conches (*Causeries d'un curieux*), etc.

(2) Nous avons, sur ce point, donné de plus amples détails dans une communication faite à la Société botanique de France pendant la session extraordinaire tenue à Barcelonnette en 1897. (Voy. *Bulletin de la Société botanique de France*, t. XLIV, Comptes rendus de la session extraordinaire, p. CXLVIII).

(3) *Aliboufié* (quelquefois *Aligoufié*), nom provençal du *Styrax* officinal. Le mot, employé par Garidel (*Histoire des plantes qui naissent aux environs d'Aix*) sous la forme francisée *Aliboufier*, a fini par passer dans les lexiques français. Le récent *Dictionnaire général de la langue française*, de MM. Hatzfeld, Darmesteter et Thomas, l'a ainsi enregistré : « ALIBOUFIER. [Etym. Emprunté du provenç. mod. *aliboufié*, m. s. d'origine inconnue.] || 1783 ENCYCL. MÉTH. », et l'article, indiquant ensuite que ce nom désigne le *Styrax*, ajoute : « arbre de Java qui produit le benjoin ». — Cette définition est incomplète. Il est vrai que le benjoin est dû à une espèce exotique du genre *Styrax*, le *St. Benzoin*. Mais pourquoi les auteurs du nouveau dictionnaire n'ont-ils pas mentionné aussi, et de préférence, le *St. officinale*, qui croît dans la région méditerranéenne et produit le storax? Ils reconnaissent que le mot *aliboufié* appartient au provençal moderne. Or le provençal moderne est essentiellement rustique et populaire. Comment le peuple de Provence se serait-il un jour avisé d'enrichir sa langue du terme nouveau d'*aliboufié*, pour l'appliquer à un arbre de Java, donnant un parfum assurément ignoré du plus grand nombre? — Pour la date de l'emploi français du mot *aliboufié*, les auteurs du dictionnaire, au lieu du millésime 1783 (*Encycl. méth.*), auraient dû citer celui de 1714 (*Hist. des plantes* de Garidel).

Les botanistes provençaux qui, étant venus herboriser dans la contrée, y ont admiré le superbe développement du *Styrax*, ne pouvaient pas admettre que ce fût là le résultat de la dissémination fortuite de quelques graines, échappées du parc de Belgencier, ou jetées au vent par le magistrat botanophile.

Mais ceci n'était qu'une affaire d'impression personnelle, insuffisante pour convaincre les panégyristes de Peiresc et détruire la légende qui s'obstinait à lui attribuer l'honneur d'avoir doté du *Styrax officinal* ce coin de la Provence (1).

Nous intervînmes dans la controverse et nous produisîmes un document qui coupait court à tout débat (2).

Nous aurions pu citer un passage de la *Vie de Peiresc* par Gassendi, où est rapporté un fait sur lequel nous reviendrons ultérieurement avec plus de détails : Peiresc, insistant auprès de l'illustre botaniste Charles de l'Escluse pour qu'il vînt de Leyde en villégiature à Belgencier, promettait, pour l'y décider, de lui montrer le *Styrax*. Et Gassendi ajoutait à propos de cet arbre : « *Is enim ad unum milliare juxta oppidum ita nascitur, ut aliàs frustra requiratur* (3). »

(1) Les partisans de l'indigénat auraient pu faire valoir un argument d'ordre philologique. Nous venons de voir que le *Styrax* porte en provençal le nom d'*Aliboufié*, francisé par Garidel dans son *Histoire des plantes*. Cet ouvrage a paru seulement en 1714 ; mais certainement l'auteur avait commencé de s'en procurer les éléments, au moyen de nombreuses herborisations, pendant la seconde moitié du XVII^e siècle. En supposant que le *Styrax* eût été semé par Peiresc, au début de ce même siècle, sur les collines situées aux alentours de son château, il fallait du temps pour que cet arbre, à croissance lente, se propageât sur une large étendue. Or, tant que le végétal nouvellement introduit demeurait chétif et cantonné dans un étroit espace, il n'était pas susceptible d'attirer l'attention des paysans du voisinage ; et jamais la langue populaire n'eût éprouvé le besoin de créer un terme nouveau pour désigner un arbuste exotique, encore dénué de toute importance. Si donc le *Styrax* était, au XVII^e siècle, déjà pourvu d'un nom provençal, — et nous verrons plus loin que ce nom d'*Aliboufié* était connu de Peiresc, — c'est que depuis bien longtemps, par son extension luxuriante, il avait conquis, aux yeux de la population rurale, une grande place parmi les arbres forestiers de la région. Sans doute l'origine de l'appellation provençale est moins ancienne que l'existence même de l'*Aliboufier* en ce lieu : on peut toutefois dire, de l'une comme de l'autre, qu'elles se perdent dans la nuit des temps.

(2) *L'Indigénat en Provence du Styrax officinal*, Note insérée dans la *Revue Horticole*, journal mensuel des travaux de la Société d'Horticulture et de Botanique des Bouches-du-Rhône (mars 1897), et ensuite tirée à part (Marseille, impr. Barlatier, 1897).

(3) *Vie de Peiresc*, édition de Paris, 1644, p. 75.

Mais la littérature botanique avait à nous fournir un texte encore plus décisif.

C'est, dans le *Stirpium Adversaria nova*, la page qui raconte en ces termes la découverte de l'Aliboufier près du bourg de Solliès (*Solarium*) (1) :

« Le *Styrax* semble avoir été ainsi nommé à cause de la résine liquide qu'il laisse exsuder goutte à goutte (*stiriatim*). C'est dans cette partie de la Provence qui s'étend des Saintes-Maries de la Mer à Fréjus qu'on le rencontre en plus grande quantité. Il existe, en effet, près du bourg de Solliès une riante colline où le *Styrax* abonde. Nul n'en connaissait la présence en cet endroit lorsque nous-mêmes, étant jeunes encore, fûmes les premiers à l'y découvrir. Nous le montrâmes à beaucoup de pharmaciens et d'étudiants, ainsi qu'aux professeurs de Montpellier. Nous le reconnûmes pour l'avoir vu autrefois à Venise dans le jardin des Franciscains (2). »

Le *Stirpium Adversaria* fut imprimé à Londres en 1570. Peiresc vint au monde, comme nous l'avons rappelé plus haut, en 1580. Voilà comment se trouvait radicalement tranché contre Peiresc le litige relatif à la prétendue introduction du *Styrax* officinal.

L'ouvrage fameux qui fut mis en vente chez le libraire londonien Thomas Purfoot porte la double signature de Pierre Pena et Mathias de Lobel. Mais nous avons établi ailleurs (3) que Pena en avait été le principal auteur. Né en Provence, il y avait beaucoup herborisé, et il s'était spécialement chargé de décrire et de dessiner les plantes de la flore méridionale. C'est donc à lui seul qu'il fallait attribuer la découverte du *Styrax* à Solliès. La présente étude va nous permettre de corroborer par une nouvelle preuve

(1) « L'ancien bourg de *Solarium* s'est subdivisé en trois agglomérations qui portent toutes les trois le nom de Solliès, mais qui forment, quoique rapprochées, des communes distinctes : Solliès-Ville, Solliès-Pont et Solliès-Toucas. Elles appartiennent à l'arrondissement de Toulon; Solliès-Pont, station de la ligne du chemin de fer de Marseille à Nice, est en même temps chef-lieu de canton. » (*Bull. Soc. bot. Fr.*, l. c.) — Un autre village du même canton, que l'on nomme le plus communément La Farlède, est quelquefois appelé Solliès-Farlède. Il est hors de doute que le *Solarium* des *Adversaria* désigne Solliès-Ville. Le *Styrax* continue à couvrir la colline qui est mentionnée dans ce passage.

(2) *Stirp. Adv.*, p. 429.

(3) *La Botanique en Provence au XVI^e siècle : Mathias de Lobel et Pierre Pena* (*Bulletin de la Société botanique de France*, t. XLIV, session extraordinaire à Barcelonnette).

nos démonstrations antécédentes, en ce qui touche la part prépondérante prise par le botaniste provençal à l'œuvre des *Adversaria*.

Lorsque nous écrivîmes notre première note au sujet de l'indigénat du Styrax, M. Tamizey de Larroque avait déjà édité plusieurs volumes des *Lettres de Peiresc*. Mais le tome VII n'avait point encore vu le jour. Ce volume, qui n'a paru qu'en 1898, contient sept lettres écrites par Peiresc à Charles de l'Escluse, alors retiré en Hollande où, après une longue carrière traversée par bien des épreuves, il occupait à l'Université de Leyde une chaire de botanique. Les lettres à Clusius confirment en faveur de Pierre Pena l'honneur d'avoir le premier signalé la présence de l'Aliboufier sur le sol provençal.

Les rapports qui s'établirent entre Nicolas de Peiresc et Charles de l'Escluse datent de 1602. Gassendi explique avec une grande précision comment ces relations prirent naissance. Peiresc, encore adolescent, s'était rendu à Padoue, ville savante où il comptait poursuivre ses études et donner satisfaction à l'ardeur qui le portait indistinctement vers toutes les branches des connaissances humaines. Pendant son séjour à Padoue, il fut reçu, apprécié et pris en affection par un humaniste de mérite, Paul Gualdo, alors vicaire général du diocèse (1), et aussi par Jean-Vincent Pinelli, un bibliophile érudit dont la renommée était grande et qui correspondait avec Scaliger et Clusius. Pinelli mourut en 1601. Le duc della Cerenza, neveu du défunt, étant obligé de quitter Padoue, chargea Gualdo de recevoir en son absence les lettres qui viendraient à l'adresse de feu son oncle. Justement, il arriva des lettres de Scaliger et de Clusius, accompagnant l'envoi de divers objets offerts par chacun des deux savants à Pinelli. Gualdo montra le tout à Peiresc. Celui-ci, pris d'un vif désir d'entrer en correspondance avec ces hommes illustres, saisit au vol l'occasion qui se présentait de leur écrire : il leur offrit ses services, se déclarant tout disposé à leur fournir, le cas échéant, les communications pour lesquelles ils avaient l'habitude de recourir à Pinelli (2).

(1) Tamizey de Larroque a confondu Paul Gualdo avec Francesco Gualdo ou Gualdi, archéologue qui fut, beaucoup plus tard, en relation avec Peiresc, et dont il est plusieurs fois question dans les *Lettres*. (V. t. VII, p. 944, note 5.)

(2) Nous possédons le texte de la première lettre que Peiresc adressa de Padoue à Charles de l'Escluse (en janvier 1602) : « Monsieur, m'estant aprez la mort du sig^{re} Gio-Vincenzo Pinelli porté comme pour heritier du bien qu'il

Pour se concilier les bonnes grâces de Clusius, Peiresc n'avait rien de mieux à faire que de lui envoyer des plantes; c'est bien ainsi qu'il eut soin de procéder, avec un zèle dont témoignent les lettres publiées par Tamizey de Larroque.

Charles de l'Escluse s'était fait un plaisir d'encourager son jeune correspondant en lui adressant un exemplaire de son grand et récent ouvrage, *Rariorum plantarum historia* (1); il y joignit son portrait, que lui avait demandé Peiresc.

Celui-ci l'en remercie dans une lettre écrite d'Aix le 25 février 1604 :

Monsieur,

Je serois bien en peine de treuver des termes tels que je desirerois pour vous remercier selon mon devoir de vostre livre des plantes et de vostre portraict, que je reçus sur la fin de decembre dernier, le tout tres bien conditionné, dont je vous demeureray redevable à jamais. Je n'ay regret d'aultre chose si ce n'est de ce que vostre lettre ne m'a esté rendue un mois plus tost, car j'eusse tasché de recouvrer encor ceste année de la graine de *Tragacantha* (2) que vous desirez : ce qui ne se

vouloit à ses amys, je ne puis faire de moins que de rechercher toutes les occasions qu'il m'est possible de rendre service à ceulx qui l'honoroient de leur amitié, au premier rang desquels sachant fort bien que vous estes, je manquerois par trop à mon debvoir si je ne m'estudiez de faire pour vous et pour le trez illustre Schaliger, l'honneur et la vertu duquel nous reverons uniquement en cez quartiers, ce que M. Pinelli fairoit s'il estoit en vie... » (*Op. cit.*, p. 941.) — Le recueil édité par Tamizey de Larroque contient six autres lettres adressées par Peiresc à Clusius. Elles y ont été insérées d'après des brouillons ou des copies conservés soit à la Bibliothèque Nationale, soit à la Méjanes d'Aix, soit à l'Inguimbertaine de Carpentras. La Bibliothèque de l'Université de Leyde possède les originaux de huit lettres écrites par Peiresc à Charles de l'Escluse, lesquelles nous ont été montrées lorsque, en 1899, nous sommes allé dans cet établissement scientifique rechercher la lettre de Léonard Rauwolf au même Clusius. Il est bien à regretter que Tamizey de Larroque ait ignoré l'existence des lettres originales conservées à Leyde. Il y aurait lieu de compléter, au moyen de ces lettres, la publication de la correspondance de Peiresc avec Clusius. C'est ce que nous nous proposons de faire dans le futur volume de *La Botanique en Provence au XVI^e siècle* où nous écrirons l'histoire complète des rapports de l'illustre botaniste avec la Provence.

(1) Le *Rariorum plantarum historia*, œuvre capitale de Charles de l'Escluse, fut imprimé à Anvers par Moretus, gendre et successeur de Plantin, et parut en 1601.

(2) *Astragalus Massiliensis* Lamk, longtemps considéré par les floristes comme une simple variété de l'*A. Tragacantha* L.

pourra faire jusqu'à l'année qui vient. Cependant j'ay jugé que vous ne treuveriez peult estre pas mauvais que je vous envoyasse de la racine. Et de faict j'en ay mandé cüeillir à Marseille et ensemble un peu d'une aultre plus rare que les mariniers appellent Tartonraire (1) et de laquelle ils se servent pour se purger, d'autant qu'elle faict une merveilleuse operation tant par le haut que par le bas. J'en ay rempli une petite boitte que je vous enverrai par la premiere commodité, dans laquelle vous treuverez aussy un peu de graine fort fresche de nostre Seseli de Marseille (2), et la racine d'une aultre plante qui est assez familiere en cez quartiers, que l'apotecaire appelle Centionica (3); je ne sçay s'il se trompe. On m'a conseillé d'enfermer le tout dans un peu d'argille paistrie avec le miel. Dieu veuille que le tout puisse arriver sain et sauve! C'est bien en ceste sorte que se conservent les greffes qu'on nous apporte des pays orientaulx.

Les diverses plantes énumérées dans le passage qui précède avaient été demandées par Clusius. Pour complaire à l'illustre botanographe, Peiresc ne se borna point à faire récolter par des gens à ses gages quelques-unes des espèces réclamées; il se mit personnellement en campagne. Gassendi raconte qu'en cette même année 1604, après avoir conquis avec éclat, devant l'Université d'Aix, le grade de docteur, Peiresc reconduisit jusqu'à Draguignan des parents qui étaient venus assister à ce brillant tournoi. Il se dirigea de là vers Fréjus et vint herboriser sur le littoral, afin d'y rechercher certaines plantes qu'il voulait cultiver dans son jardin de Belgencier, et de la plupart desquelles il expédia des racines à Clusius. Et comme il se défiait un peu de ses propres lumières, il eut la précaution, ajoute le prévôt de Digne, de se faire accompagner par un botaniste, habile à déterminer les plantes en toute saison : « comitem adhibuit Botanicum quendam, plantarum quovis tempore internoscendarum peritum (4) ».

(1) *Passerina Tarton-raira* DC. (*Daphne Tarton-raira* L.). V. dans notre livre sur *Pierre Pena et Mathias de Lobel* la curieuse étymologie du mot provençal *Tartonraire*.

(2) *Seseli tortuosum* L. — Les botanographes du xvi^e siècle croyaient avoir retrouvé en cette Ombellifère le *Seseli Massilioticum* de Dioscoride, plante à laquelle l'auteur de la *Matière médicale* attribuait des vertus sans nombre.

(3) Très probablement *Santolina Chamæcyparissus* L. que Gesner appelait *Centonia*, et d'autres auteurs *Santonicum*.

(4) *Vita Peireskii*, p. 75. — Nous devons regretter que Gassendi ne nous ait pas dit le nom de ce botaniste qu'il traite un peu dédaigneusement de quelconque : *Botanicum quendam*!

Revenons maintenant à l'intéressante lettre du 25 février 1604, où nous allons voir entrer en scène Pena et le Styrax :

Il y a deux ou trois jours que j'ay remarqué en vostre livre que vous n'aurez (1) jamais veu la fleur du Pancratium qui croist pres de Narbone, ce qui m'a faict regretter extremement de n'avoir de loisir d'en mander querir quelques bulbes à Montpellier... J'en ay treuvé une fleur qui s'estoit par cas fortuit seichée dans un mien livre dernièrement que j'estois à Montpellier, laquelle vous treuverez dans la mesme boitte que je vous manderay... Je sçay bien que ce n'est pas chose digne de vous, mais vous accepterez s'il vous plaist me mander une liste de toutes les plantes et aultres singularitez de nostre Provence qui vous pourront estre desirables. De moy je tascheray bien de mon costé de m'esclaircir entiere-ment du Styrax, lequel, à ce qu'en escrit M^r Pena, croist en ce pays...

Tout bref qu'il est, ce petit membre de phrase — A CE QU'EN ESCRIT M^r PENA (2) — n'en a pas moins une grande portée.

Il confirme une hypothèse que nous avons formulée dans notre première note sur l'*Indigénat du Styrax*, à savoir que Peiresc connaissait et avait lu le *Stirpium Adversaria* (3).

Il ajoute un témoignage de plus au faisceau d'arguments et de preuves qui nous ont servi à établir l'importance du concours prêté par Pierre Pena à la rédaction du *Stirpium*. Auteur unique de tout ce qui a trait à la flore méridionale, c'est lui seul qui a découvert le Styrax à Solliès, qui l'a décrit et l'a dessiné.

(1) *N'aurez* pour *n'avez*, forme usitée à cette époque.

(2) Pierre Pena, devenu à Paris médecin en renom, vivait encore en 1604, et Peiresc, qui sans doute était avec lui en correspondance suivie, lui avait écrit cette année-là. C'est Gassendi qui nous l'apprend. A l'occasion, dit-il, de certaines coquilles que Peiresc envoyait à Scaliger, il écrivit à *Pena le médecin* au sujet de l'Anatife, coquille conformée comme celle de la Moule : « Plurimi quædam alia selecta, quæ misit ad Scaligerum, et ex rebus aliis conchas nescio quas, quarum occasione scripsit ad Penam medicum de concha anatifera mituli instar conformata. » (*Vie de Peiresc*, p. 75.) — Lorsque Palamède Fabri de Valavez, frère puîné de Nicolas, se rendit à Paris en 1608, Peiresc lui remit une liste de personnages qu'il le pria d'aller visiter de sa part. Et sur cette liste, que Tamizey de Larroque a reproduite dans le tome VII des *Lettres*, nous trouvons inscrit : « PENA LE MEDECIN ».

(3) Conséquence que nous tirions alors de ce fait que Peiresc avait été en rapport avec Mathias de Lobel. Quand le jeune érudit provençal fit, en 1606, un voyage en Angleterre, il alla voir Lobel qui s'y était fixé et y avait obtenu le titre de *Botanographe du Roi*. Le tome VII des *Lettres de Peiresc*, contenant la lettre que nous commentons ici, n'avait pas encore paru lorsque nous livrâmes à l'impression notre étude sur *Pierre Pena et Mathias de Lobel*. En

Enfin cette même phrase incidente, — rapprochée de la proposition qui précède : « *je tascheray bien de m'esclaircir entiere-ment du Styrax* », — contient l'aveu que Peiresc, quoiqu'il connût depuis longtemps, par le texte de Pena, la présence du Styrax à Solliès, sur un point si peu éloigné de Belgencier, ne s'en était pas autrement préoccupé. Il n'a pas eu la curiosité ou le temps d'aller le rechercher, et par conséquent ne l'a point introduit dans son jardin. Il n'en parle dans sa lettre à Clusius que parce que celui-ci lui en a demandé des nouvelles, voulant sans doute savoir s'il convenait d'ajouter foi à ce qu'en avait dit le *Stirpium Adversaria*.

Le châtelain de Belgencier tint parole et « par la première commodité » ne manqua pas d'expédier à Charles de l'Escluse la petite boîte qu'il lui avait annoncée. C'est ce que constate une lettre sans date, mais évidemment postérieure à celle du 25 février :

Monsieur,

Depuis avoir reçu votre beau livre *Rariorum plantarum* dont je vous remercie de rechef très humblement, je vous écrivis par la voye de messieurs les Bonvisi (1), et quelques jours après je vous envoyai par la voye de la dernière foire de Francfort (2) une boîte (dont le port estoit payé jusqu'à Francfort) pleine de racines de *Tragacantha* et de quelques autres plantes de ces quartiers... J'attends votre réponse pour sçavoir si vous aurez pour agréable que je vous en envoie d'autres. Et cependant

préparant ce travail, nous nous étions demandé si Peiresc ne s'était pas aussi mis en relation avec Pena. Et comme nous n'avions pas la possibilité d'aller nous-même compulser l'immense correspondance peirescienne dans les divers fonds où elle est dispersée (Bibliothèque Nationale, Méjanes d'Aix, Inguimbertaine de Carpentras), nous prîmes le parti de nous adresser, en mai 1897, à M. Tamizey de Larroque, pour le prier de nous renseigner à cet égard. Sa réponse fut négative. L'éditeur des *Lettres de Peiresc* ne se souvenait pas, en nous écrivant, que diverses lettres du tome VII, qu'il se disposait à publier, font mention de Pena. Ce nom, qui lui était inconnu, n'avait pas frappé son attention et, dans les nombreuses notes qu'il a jointes aux lettres de Peiresc, il l'a passé sous silence. Circonstance, d'ailleurs, qui n'a rien de surprenant et qui montre une fois de plus en quel oubli profond Lobel, par ses manœuvres, était parvenu à faire tomber le cosignataire de l'ouvrage célèbre dont il voulait s'attribuer le mérite exclusif.

(1) Libraires lyonnais.

(2) Il se faisait, à la foire de Francfort, un grand commerce de livres; et comme il y venait des libraires de tous les pays, les lettrés et les savants de l'époque, pour échanger entre eux des communications, avaient recours à l'entremise de ces libraires.

je procureray d'avoir de la graine du *Tragacantha* pour vous la faire tenir, s'il est possible, par la foire de septembre.

Naturellement, Clusius répondit qu'il aurait pour agréable que Peiresc lui fît de nouveaux envois. Une liste de *desiderata* était jointe à sa lettre, qui n'arriva entre les mains du destinataire que le 10 septembre 1604.

C'étaient surtout des graines qu'il voulait. L'obligeant Peiresc s'occupe aussitôt d'en amasser le plus qu'il pourra. Non seulement il en recueille personnellement une certaine quantité, utilisant à cet effet même les parties de chasse auxquelles il prend part quelquefois; mais, en homme toujours disposé à ne rien épargner pour rendre service à ses amis, il a recours à des médecins et à des apothicaires établis en différentes localités de la Provence. Vers le commencement de l'année 1605, il juge que la collection est suffisante pour faire l'objet d'une expédition, bien qu'il n'ait pas pu obtenir des graines de *Tragacantha*, les apothicaires marseillais qu'il avait requis ayant prétendu que cet arbuste ne fructifiait pas dans leur terroir. Il écrit (d'Aix) le 15 février 1605 à l'éminent botaniste (1) :

Monsieur, suivant ma promesse et vos commandements, ayant mandé diverses copies de la liste des plantes que vous desiriez à plusieurs médecins et apothicaires de ce païs, je n'ay sceu recouvrer aultres graines pour ceste année que celles que vous recevrez dans une boette à ovalle, à ceste prochaine foire de Francfort, dans laquelle boette est encloz tout ce que vous treuverez cotté en l'inventaire que je vous mande maintenant avec promesse infailible d'envoyer, s'il plaict à Dieu, l'année qui vient toutes les aultres semences que nous n'avons pas sceu recouvrer astheure (2), tant pource que le temps de les recueillir estoit desjà passé lorsque vostre lettre me fust rendüe (qui ne fust que le 10 septembre 1604) : que pour la negligence de ceux à qui j'en avois donné la charge, laquelle vrayment ne se peult excuser, nommement pour la *Tragacantha* dont je suis resolu d'aller moy mesme chercher la graine lorsque le temps en sera venu, puisqu'eux n'en savent point treu-

(1) Nous donnons cette lettre, non point d'après la leçon publiée par Tamizey de Larroque, mais d'après l'original même conservé à Leyde, et duquel M. le docteur P.-G. Molhuysen, conservateur de la bibliothèque de l'Université, a bien voulu nous fournir une copie soigneusement collationnée par lui. Nous lui adressons de nouveau nos vifs remerciements.

(2) A cette heure.

ver. Car de croire (ce que me veullent asseurer quelques uns des plus capables apoticaire de Marseille) qu'elle ne face point de semence en ce païs, il m'est impossible, veu qu'ils m'accordent qu'elle y fleurit. J'ay prins plaisir moy mesme souventes fois en allant à la chasse de faire cüeillir de toutes les semences qui me sembloient les plus extraordinaires, afin de rencontrer celles que vous aviez marqué, et de faict en fin de conte par ce moyen là je m'en suis treuvé tout plein entre mains que les apoticaire n'avoient sceu treuver : mais il y en a eu aussy plusieurs aultres que vous n'aviez pas demandé, lesquelles neantmoins j'ay voulu vous envoyer puisqu'elles estoient cüeillies, croyant que vous ne laisseriez peult estre pas d'y prendre plaisir.

Dans l'intervalle qui s'est écoulé depuis le mois de février de l'année précédente, une ambition a surgi chez Peiresc au sujet de Charles de l'Escluse. Les sentiments d'affectueuse vénération, inspirés par le vieux botaniste de Leyde à son jeune correspondant, sont devenus plus vifs, et ce dernier voudrait maintenant décider Clusius à entreprendre, malgré ses soixante-dix-neuf ans (1) et une santé bien précaire, le voyage de Provence. Pour l'y entraîner, il essaye de toucher la corde sensible, c'est-à-dire l'amour des plantes. Il s'efforce de le séduire en lui parlant des richesses végétales de la contrée où il lui offre l'hospitalité, et c'est au *Styrax* qu'il demande l'argument décisif.

Nous avons vu qu'en février 1604, il ne s'était pas encore mis à la recherche de cette rareté jadis signalée par Pena. Mais, depuis lors, il a herborisé aux alentours de Belgencier, et il a pu constater *de visu* que le *Styrax* y croît « en grande abondance ». Et dans la lettre qu'il écrit le 15 février 1605, il formule ainsi son invitation (2) :

... Il y en a quelques-unes [de plantes] que j'ay faict r'ammasser sur le rivaige de la mer, mais la plus part sont esté choisies par les bois et collines qui sont autour d'un petit villaige nommé Beagentier, lequel

(1) Il était né à Arras le 19 février 1526.

(2) Cette invitation ne fut point acceptée. Mais, l'année suivante, Peiresc, ayant traversé la Hollande après être allé en Angleterre, alla voir Clusius à Leyde. Le vieux botaniste s'occupait alors, rapporte Gassendi, de faire graver, pour un appendice à son *Histoire des plantes exotiques*, un Champignon que son visiteur lui avait envoyé de Provence, en même temps que beaucoup de plantes, de racines et de graines. Au cours de cette visite, Peiresc, à qui, pendant qu'il se trouvait à Paris, Vespasien Robin avait montré les fruits de certaines plantes étrangères inexactement décrites par Clusius, put signaler à

est situé entre la ville de Tollon et les montagnes de la Sainte-Baulme, au dessous de la Colle d'Anis (1) tant renommée pour les plantes singulieres que les medecins y treuvent d'ordinaire. Nous y avons une maison où j'ay faict quelque sesjour cest automne passé, mais je vous assure que ce n'a pas esté sans vous y regretter, car je vouldrois bien vous y tenir, pour vous y caresser suivant noz petites forces, et vous y faire remarquer des plus belles et plus rares plantes de toute la Provence, et nommement le Styrax qui y croist en grande abondance, et ne se treuve point (quoy qu'en dise monsieur Pena) en aucun aultre lieu de ce pais hors du terroir dudict lieu de Beaugentier, ou du circuit d'environ une demi lieüe à l'entour tout au plus loing (2).

Il y a, dans cette dernière phrase, une parenthèse qui nécessite un commentaire. Pierre Pena avait-il dit que l'on trouvait en Provence le Styrax ailleurs qu'à Solliès? Peiresc, comme on voit, le croyait; d'autres, avant lui, l'avaient cru aussi.

Cette croyance était, à notre avis, le résultat d'une fausse interprétation du texte des *Adversaria* relatif au Styrax.

En y racontant sa découverte de *Solarium*, Pena déclarait, ainsi que nous l'avons vu plus haut, que la localité est située « dans cette partie de la Provence qui s'étend des Saintes-Maries à Fréjus ». Il voulait dire simplement, — nous avons déjà eu l'occasion de l'expliquer, — que l'endroit où il aperçut le Styrax dépend de la partie la plus méridionale de la Provence, c'est-à-dire de la bande littorale délimitée au levant et au couchant par ces deux points extrêmes : Fréjus, d'un côté, les Saintes-Maries, de l'autre.

celui-ci les rectifications à faire. De retour en Provence, il continua de correspondre avec lui. La dernière lettre qu'il lui écrivit, partie d'Aix en février 1609, ne parvint à Leyde qu'après le décès du botaniste, survenu le 4 avril suivant. Cette lettre contenait une excellente figure, avec détails d'analyse, du *Tragacantha*. Charles de l'Escluse, quand il mourut, préparait un nouvel ouvrage qu'il n'eut pas le temps d'achever, et qui ne parut qu'après sa mort, sous le titre de *Curæ posteriores*. L'éditeur fit graver le dessin envoyé par Peiresc et l'inséra dans le volume avec cette légende : *Tragacanthæ in Gallia Provincia nascentis icon accuratior*.

(1) *Colle* est un mot provençal qui signifie colline. Celle dont parle Peiresc continue à porter le même nom, qui se prononce *Agnis*, avec l'accent tonique sur la première syllabe.

(2) Charles de l'Escluse avait l'habitude de coter les lettres qu'il recevait. Nous apprenons ainsi que celle du 15 février 1605 lui était parvenue à Leyde le 25 avril et qu'il y avait répondu le 12 mai. — La suscription de la lettre de Peiresc n'est pas telle que l'a donnée Tamizey de Larroque. L'adresse est ainsi libellée : *A Monsieur, Monsieur de l'Escluse, à Leyden en Hollande*.

Mais ce passage mal compris a donné lieu à une confusion. Déjà l'auteur du chapitre consacré au Styrax dans l'*Historia generalis plantarum* (peut-être Dalechamp) y était tombé lorsqu'il affirmait que cet arbre croît aux Saintes-Maries, « non procul ab eo religioso templo quod incolæ vocant *Les Maries* in provincia romana Galliæ ». C'est là le point de départ de l'erreur prétendue que Peiresc imputait à Pena, quand il jugeait nécessaire d'informer Clusius que le Styrax se trouvait *uniquement* dans les environs de Belgencier (village voisin de Solliès), QUOY QU'EN DISE MONSIEUR PENA.

L'« inventaire » que Peiresc avait joint à sa lettre du 15 février 1605 nous a été conservé (1).

Ce document, qui a pour titre : *Inventaire de ce qui est contenu en la boîte que de Peirets (2) envoie à M^r de l'Escluse par la foire de Francfort*, est divisé en deux parties.

La première porte en tête : *Semences de plusieurs plantes de Provence de celles que ledict s^r de l'Escluse avoit demandé*. Elle contient l'énumération de dix-sept Phanérogames, rangées sur deux colonnes parallèles.

Peiresc inscrit d'abord, sur la première colonne, la dénomination latine que conférait à chaque espèce la nomenclature du temps, et, à la suite, selon le cas, quelques indications en français ; puis, en regard, sur la seconde colonne, le nom provençal. Quand il ignore l'un ou l'autre de ces noms, il laisse un blanc. Ainsi, pour le Tarton-raire, il s'est contenté d'écrire ce mot sur la colonne provençale, et il a laissé vide l'espace correspondant, destiné au nom latin.

La seconde partie de la liste est intitulée : *de celles que de Peirets a rencontré par les champs, en allant à la chasse, tantost sur le rivaige de la mer, tantost par les bois et nommement par le terroir de Beaugentier*.

(1) La Bibliothèque Méjanès en possède une copie. L'original est à Leyde, et nous rectifions ici, d'après cet original, les titres inexactement reproduits par Tamizey de Larroque.

(2) Dans sa jeunesse, Peiresc avait ajouté à son nom patronymique de *Fabri* le titre seigneurial de *de Callas*, et c'est ainsi qu'il avait signé ses premières lettres à Clusius. Pour des raisons que l'on a fait connaître, il échangea le premier titre contre celui de *de Peiresc* (Peiresc, petit village de la Haute-Provence, était une seigneurie apportée en dot par sa mère). Mais, dans les premiers temps, ne connaissant pas bien, paraît-il, l'orthographe de ce nom de lieu, il l'écrivait *Peirets*. Il avait lui-même indiqué cette forme à Clusius.

Dix-neuf Phanérogames y sont inscrites de la même manière (nom latin, avec certaines indications françaises, et, vis-à-vis, le nom provençal).

La quatorzième ligne porte ce que voici :

Styrax de Mr Pena

Alibouffier.

STYRAX DE M^r PENA ! Voilà le mot qui résume et qui clôt les débats. Une dernière fois, Peiresc reconnaît (1) qu'il n'a pas été l'importateur du Styrax, et il proclame que c'est Pena seul, qui, le premier, l'a découvert sur le territoire français.

L'honneur d'avoir enrichi d'une espèce nouvelle, utile et rare, le domaine végétal de la Provence, échappe donc à la mémoire de Nicolas Fabri de Peiresc (2).

Mais sa multiple gloire n'en sera point diminuée, et cette figure apparaîtra toujours à la postérité telle que l'a burinée de si magistrale façon l'éminent Administrateur général de la Bibliothèque Nationale, M. Léopold Delisle, quand, à propos de la récente publication des *Lettres de Peiresc*, il représentait ainsi l'illustre conseiller au Parlement d'Aix : « un amateur de génie, qui a largement contribué au progrès des connaissances humaines, et qui a poussé jusqu'aux dernières limites la modestie, le désir d'obliger, la curiosité, le goût du beau, la passion de la lecture et l'amour désintéressé de la science (3). »

(1) Implicitement, et sans se douter, bien entendu, que ses panégyristes futurs lui attribueraient un jour le mérite de cette prétendue introduction.

(2) Si passionné qu'il fût pour la gloire de Peiresc, M. Tamizey de Larroque parut se résigner d'assez bonne grâce à voir s'évanouir la légende du Styrax. Lors de la publication de notre première Note, il nous fit l'honneur de nous écrire : « ... La question est à merveille élucidée. Mon héros n'a pas plus importé le styrax que la tubéreuse. On lui enlève encore l'honneur d'avoir acclimaté chez nous le laurier-rose. C'est toute sa couronne qui s'effeuille. J'en ai bien du regret, mais je me console en répétant le mot de la fin de mes *Deux jardiniers émérites* : la vérité vaut mieux que tout. »

(3) *Un grand amateur français du XVII^e siècle* : FABRI DE PEIRESC, lecture faite par M. Léopold Delisle, à la séance publique de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1888. (*Comptes rendus des séances de l'année 1888*, p 581.)